

I. LETTRE DU RECTEUR MAJEUR

Turin, septembre 1969

Confrères et Fils très chers,

En venant m'entretenir avec vous je désire aborder quelques sujets qui me paraissent être d'actualité, en même temps qu'utiles et intéressants pour notre famille.

La lettre sur « la pauvreté aujourd'hui », qui avait été accompagnée d'une invitation à un examen de conscience et d'un appel à la solidarité fraternelle, a reçu un accueil chaleureux, je dirais même enthousiaste, à travers toute la Congrégation. Témoin les lettres de fervente adhésion qui me sont parvenues de toutes parts, les informations aussi qui m'ont été données par les Supérieurs régionaux, et surtout les réalisations concrètes qui sont actuellement en cours dans de nombreuses provinces. Certaines m'ont fait parvenir des comptes rendus détaillés, accompagnés d'offrandes importantes destinées aux oeuvres particulièrement pauvres que j'avais recommandées à votre aide fraternelle.

Dans une autre partie des *Actes du Conseil Supérieur* vous trouverez la liste des sommes reçues ainsi que leur destination.

Le vrai but de la lettre sur la pauvreté

Mais ce n'était pas là le but premier et essentiel de la lettre sur la pauvreté. Les préoccupations et les exigences sont beaucoup plus vastes et plus profondes.

Je puis aussi vous dire que beaucoup de provinces et de nombreuses communautés ont montré qu'elles avaient bien compris. J'ai sur mon bureau des rapports détaillés sur le « *scrutinium paupertatis* », notre

examen de conscience sur la pauvreté. Ces rapports proviennent de telle ou de telle maison dûment sensibilisée, ou de certains conseils provinciaux. Ils manifestent les prises de conscience sincères et courageuses qui ont été faites et aussi des décisions qui ont été prises concernant les secteurs les plus divers de notre pauvreté et de notre vie religieuse.

Rien qu'à titre d'exemple, je voudrais citer la province Saint-Stanislas de la Pologne. Nous savons tous dans quelles conditions vivent ces confrères. Eh bien, au cours d'une réunion spéciale, les supérieurs et les confrères ont décidé, dans un esprit de famille et de compréhension charitable, de venir concrètement en aide aux maisons dans le besoin. Ils ont décidé d'intervenir ensemble dans les moments difficiles, par l'intermédiaire du provincial, « surtout à l'occasion de maladies, de difficultés matérielles très graves, au moment d'un désastre ou à l'occasion d'un lancement d'une action pastorale ».

Mais combien d'autres exemples je pourrais citer!

Dans une province on a pris conscience que l'on négligeait les « patronages », tant en personnel qu'en équipement. Dans une autre province on reconnaît que dans son ensemble le niveau socio-économique de nos oeuvres doit refléter courageusement notre vocation caractéristique en milieu populaire. Ailleurs on remarque que des constructions et des dépenses ne sont pas soumises à l'étude et à l'approbation des membres compétents du Conseil. Ailleurs encore, certains biens immobiliers qui ne sont pas nécessaires au fonctionnement de l'oeuvre se voient aliénés. Dans une autre province il a été décidé que les travaux à entreprendre dans les diverses maisons seront réalisés selon un ordre de priorité établi par le Conseil provincial. Dans une communauté il a été décidé d'informer régulièrement les confrères sur la situation économique et financière de leur maison. Dans une autre province on reconnaît qu'il faudra prendre davantage soin de la situation économique et de l'équipement des maisons de formation. Finalement, dans une autre province on a abordé le problème de la qualification des confrères. En se basant sur l'expérience de ces dernières années, un projet de dépenses et d'emploi du personnel a pu être établi pour l'année à venir.

Comme vous le voyez, même à travers ces quelques exemples, la lettre sur la pauvreté a suscité d'utiles prises de conscience qui ne manqueront pas d'avoir de fructueuses conséquences.

La réponse à l'appel à la solidarité

Il y a aussi un autre aspect que je dois mettre en évidence. Je veux parler des réactions positives qui se sont manifestées à la suite de mon invitation en faveur de la solidarité fraternelle.

Je ne veux pas vous priver de la joie de connaître au moins quelques-uns des nombreux gestes les plus significatifs. Ils redonnent confiance au milieu de ce monde si peu encourageant dans lequel nous vivons.

Je tiens tout particulièrement à faire remarquer que ce sont souvent des jeunes confrères ou des maisons très pauvres qui se trouvent être les protagonistes de toutes ces initiatives de charité fraternelle.

Une des plus belles initiatives est venue des élèves d'un de nos scolasticats de théologie: la somme prévue pour leur excursion annuelle a été réservée « à la maison salésienne qui, au jugement du Recteur majeur, en a le plus besoin ».

Et voici avec quels sentiments une maison de formation de l'Inde, elle-même très pauvre, a voulu accompagner la somme qu'elle a fait parvenir: « Nous avons tellement reçu, et souvent de personnes qui avaient encore moins que nous. Il est donc plus que convenable que, nous aussi, nous nous sentions mobilisés par ce mouvement de fraternité. Notre contribution sera aussi un signe de reconnaissance en la divine Providence qui nous fournit non seulement des moyens matériels mais avant tout de bonnes vocations. De fait, trente et un novices feront prochainement leur profession religieuse ».

J'ai aussi reçu des offrandes d'autres maisons de formation. Elles sont le fruit de sacrifices personnels. Elles confirment clairement combien les jeunes générations ressentent le devoir et la joie de la solidarité fraternelle.

Ecoutez à présent ce qu'écrit le directeur d'un orphelinat qui compte une centaine de jeunes apprentis et qui vit au jour le jour de la charité:

« Un de nos grands bienfaiteurs a voulu me faire un cadeau pour des jeunes particulièrement nécessiteux. J'ai pensé bien faire en divisant par moitié. J'ai réservé une part pour nos missions les plus pauvres. Disposez-en comme bon vous semble ».

Et de l'Amérique latine, le directeur d'un « patronage » pauvre a fait parvenir une offrande pour un autre « patronage » plus pauvre encore. « J'estime être de mon devoir, écrit-il, de donner mon apport d'un grain de sable pour les besoins urgents d'un " patronage " particulièrement pauvre. Je le fais de tout mon coeur, car je me souviens que moi aussi j'ai eu un " patronage " sans toit, sans chapelle, sans terrain,... Je le fais pour exprimer mon amour fraternel envers un de ces " patronages " pauvres, ouverts à des centaines et des centaines de jeunes, mais qui ne reçoit pas toujours l'aide nécessaire en argent et en personnel ».

Encore de l'Amérique latine. Deux provinciaux de ces pays se sont engagés à subvenir aux frais des études de théologie de jeunes confrères appartenant à des provinces voisines qui sont financièrement en difficulté.

De l'autre côté du Rideau de fer est parvenu un geste qui m'a grandement ému. Un de ces confrères très chers qui sont actuellement contraints de vivre dans l'isolement et dans la plus grande pauvreté a eu connaissance, on ne sait comment, de mon appel à la solidarité. Il m'écrit qu'il n'a rien qui lui permette de me venir en aide, mais qu'il s'engage à célébrer chaque mois dix messes à l'intention du Recteur majeur. Je lui ai répondu qu'il ne pouvait pas faire d'offrande plus agréable et plus riche.

Je pourrais continuer à cueillir tant d'autres fleurs parmi celles qui me sont parvenues jusqu'à présent. Je dois me limiter à souligner encore une fois que dans toute cette floraison de charité se dégage un fait susceptible de réjouir et d'instruire chacun de nous. Le voici.

Comme je le faisais remarquer ci-dessus, les confrères qui vivent dans une authentique pauvreté ont fait preuve d'une sensibilité émue et généreuse à la suite de l'appel lancé en faveur des frères qui sont dans le dénuement. Ce sont eux qui, bien loin d'avoir recours à des alibi commodes pour se dispenser de l'aide fraternelle, sont prêts,

et pas seulement avec de belles paroles, à partager le pain, selon le sens le plus plein du mot, à partager par moitié, non pas en donnant de ce qui est en plus, mais ce qui est nécessaire pour vivre, pensant que d'autres frères en ont sans doute encore plus besoin.

Un épisode exemplaire de solidarité fraternelle

Mais j'aurais l'impression de vous faire tort en vous privant d'un épisode émouvant et exemplaire qui nous provient de l'Inde. Il ne s'agit pas d'aide financière ou matérielle. Il s'agit d'une aide bien plus précieuse: en une période particulièrement dramatique, la province de Madras est venue en aide à celle de Gauhati. Peut-être ne savons-nous pas tous quelle période extrêmement critique traversent en ce moment nos missions de cet immense pays, surtout celles de l'Assam. Les autorités sont en train de bannir de cette région les confrères étrangers, qui jusqu'à présent constituaient le noyau actif des missions. Face à pareille situation, qui risque d'anéantir tant d'années de fatigues héroïques, j'ai fait appel à la province de Madras. Et voici sa réponse immédiate: onze confrères indiens sont déjà en Assam pour combler les vides plus graves provoqués par le départ des missionnaires expulsés. Inutile de vous dire que la réponse n'a pas été sans entraîner des sacrifices pour toute la province. C'est là un geste qui mérite d'être connu de toute la Congrégation. Le provincial qui a su venir en aide aux frères dans le besoin, sans se retrancher derrière des considérations faciles sur le manque de personnel, les confrères qui se sont offerts en grand nombre pour remplacer ceux qui ont été contraints d'abandonner leur champ d'apostolat, ces confrères nous donnent un exemple lumineux d'une interprétation de la solidarité fraternelle. C'est un exemple qu'il nous faut retenir.

Un motif de peine

A ce sujet, permettez-moi de vous exprimer, avec une sincérité toute paternelle, une certaine peine. A côté des réponses ferventes et géné-

reuses données par de nombreuses communautés, soit provinciales soit locales, à la suite de ma lettre sur « la pauvreté aujourd'hui », il y a aussi, je l'avoue, le silence de certaines autres provinces qui ne m'ont pas dit comment elles ont mis en oeuvre les indications claires et précises que j'ai données. Je ne peux pas m'imaginer que la lettre sur la pauvreté ait pu rester sans effet, par manque d'intérêt.

Cette lettre visait en effet à susciter dans notre Congrégation une courageuse et profonde prise de conscience sur un des secteurs de notre vie religieuse et salésienne, celui qui retient en ce moment notre attention et qui en même temps fournit le test de notre véritable rénovation.

J'entends souvent exprimer ce désir qui voudrait que le Centre de la Congrégation ne soit pas seulement un feu rouge, mais un organe propulseur et animateur. Ce désir mérite d'être applaudi. La lettre sur la pauvreté tendait précisément à répondre à pareille requête.

Il est évident que toute espèce d'animation cherche à ne pas tourner à vide. Elle réclame quelque chose qui effectivement lui réponde, non seulement en paroles, si estimables soient-elles. Ce sont surtout des faits qui ont de la valeur. Ce sont eux qui sont le but final de toute animation.

Mais je pense plutôt que c'est l'urgence et la priorité de la préparation au chapitre provincial spécial qui auront jusqu'à présent empêché ou ralenti dans certaines provinces le travail de réflexion sur la pauvreté. Ce serait une indication triste, je dirais même préoccupante, si certaines provinces, ne fût-ce qu'une seule, devaient faire preuve d'indifférence face aux multiples appels à la pauvreté et à son corollaire naturel: la solidarité. J'ai pleine confiance que bientôt toutes les provinces m'auront procuré la joie d'une réponse concrète et convaincante.

Nombreuses et variées sont les implications et les incidences que la pauvreté peut avoir dans la vie de notre Congrégation, spécialement dans certains de ses secteurs vitaux. Il suffit de lire avec un peu d'attention l'examen de conscience sur la pauvreté. Quelle que puisse être la situation particulière d'une province ou d'une communauté, il y a toujours matière plus qu'abondante pour un examen de conscience, pour des redressements, des améliorations et des résolutions.

Les valeurs de la solidarité

En me limitant maintenant à l'aspect de la solidarité, je voudrais vous inviter à découvrir avec moi quelles valeurs précieuses de cohérence, de charité fraternelle et de renouveau se trouvent en elle.

Peut-être y a-t-il l'un ou l'autre confrère qui n'a pas eu le temps de réfléchir sur le sens profond de cette solidarité. Peut-être n'a-t-elle été vue que sous l'angle étroitement utilitaire, comme une sorte d'expédient... pour renflouer la caisse de certaines maisons économiquement faibles.

Je vous avoue ma déception et ma perplexité face à certaines réponses. Certains ont cru répondre à mon appel à la solidarité en envoyant une offrande, prélevée soit dans la caisse commune, soit obtenue en recueillant des offrandes parmi les jeunes, parmi les bienfaiteurs ou d'autres personnes. Non, mes enfants, la solidarité dont nous parlons est quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus important. Chaque fois que j'y pense, je suis de plus en plus convaincu que cette solidarité a, en ce moment, une importance vitale tant pour notre Congrégation que pour toute l'Eglise. Elle dépasse donc de loin une opération de secours financier ou matériel en faveur des oeuvres pauvres. Bien comprise et bien mise en pratique, cette solidarité recouvre, façonne et développe toute notre vie religieuse, non seulement dans le secteur de la pauvreté, mais surtout dans le domaine, bien supérieur, de la charité évangélique, ecclésiale et salésienne.

C'est justement cela que je veux brièvement rendre plus net: ce sens de la solidarité.

Partons de la double considération, dont les termes pourraient paraître antithétiques et s'exclure l'un l'autre.

La fraternité religieuse

La vie religieuse est avant tout une communion fraternelle. Elle est *koinonia* et fraternité. De même que la *koinonia* plonge ses racines dans l'agapè de Dieu, dans l'amour trinitaire, qui se répand dans le

monde et qui, selon l'expression forte de saint Paul, fait pousser ce cri du coeur: « Abba, c'est à dire *père* ».

La fraternité en tant que telle est l'expression, je dirais concrète, de l'amour unitif de Dieu, qui entre dans le monde, pour sanctifier la tendance à l'union inhérente à la nature humaine, parce que sociale.

Mais la fraternité, comme élément visible aux yeux de tous (« voyez comme ils s'aiment ») est *sacrement*, c'est à dire signe qui révèle au monde la présence du Christ (« là où deux ou plus sont réunis en mon nom, moi je suis au milieu d'eux » - *Mt* 18,20; « A cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres » - *Jn* 13,35).

De même que la vocation religieuse ne trouve son explication nulle part ailleurs sinon dans son enracinement dans un grand amour, l'amour exigeant et exclusif du Christ, ainsi la vie religieuse n'aurait pas de sens si elle n'était pas la manifestation concrète de cet amour, qui en germant dans le coeur de tout religieux, fait de lui un frère. C'est ce qu'on peut lire dans *Perfectae Caritatis*, dans un passage à peine marqué mais qui se trouve enchâssé-là comme une pierre précieuse: « L'unité des frères manifeste la venue du Christ (cfr. *Jn* 13,15; 17,21) et il en découle une puissante énergie apostolique » (*P.C.*, 15). Et quelques lignes avant on peut lire: « Dès que la charité de Dieu est répandue dans les coeurs par le Saint-Esprit, la communauté, telle une vraie famille réunie au nom du Seigneur, jouit de sa présence (cf. *Mt* 18,20) ». Les conséquences qui découlent de cette réalité surnaturelle pour notre vie sont évidentes. Encore faut-il les vivre avec une foi profonde. Autrement, comme le prouve l'expérience, elles restent malheureusement inopérantes et inefficaces.

Une seconde considération.

Dans la vie religieuse, les valeurs propres de la consécration baptismale, parce qu'elles dépassent les obstacles provenant d'un contexte de vie purement humain et immergé dans le siècle, peuvent se développer et apparaître avec toute leur force. Voilà pourquoi une vie religieuse, vécue de manière cohérente, conduit presque nécessairement à la *koinonia* et à la fraternité. L'âme de la vie religieuse est l'Esprit-Saint, le même qui fut donné au baptême et qui stimule chaque religieux à

vivre avec plénitude l'acte du salut. Or, étant donné que cet acte de salut consiste dans la réconciliation de tous, dans la charité, avec le Père et avec les autres, la communauté doit donc être un foyer d'amour évangélique en perpétuelle expansion. On pourrait dire que la communauté est un sorte de copie en miniature, cependant parfaite, du mystère de la grande famille de Dieu qu'est l'Eglise.

Le P. Jean Galot S. J. résume bien nos considérations en disant que « les membres de chaque communauté religieuse, fondée sur la consécration commune au Seigneur, sont liés par un lien surnaturel: celui de la charité. Ils démontrent qu'une société issue non pas des liens de parenté, de race, de mentalité, d'intérêt, est capable de faire vivre ensemble des êtres humains sans que ceux-ci aient besoin, pour rester unis, de liens naturels.

Chaque communauté fonde ainsi l'Eglise sur sa charité, et c'est dans la charité communautaire que l'Eglise réalise surtout l'idéal d'unité » (trad. de l'italien, *Il carisma della vita consacrata*, pp. 123-124).

Ces considérations théologiques sur la vie religieuse, qui pourraient paraître quelque peu abstraites, tendent à bien centrer, à mettre en lumière l'importance fondamentale et primordiale de la charité fraternelle dans la vie religieuse. Nous ne pouvons pas nous tromper: la charité fraternelle est une valeur primordiale et essentielle. Elle ne peut pas être ignorée ou négligée sans diminuer, par le fait même, l'essence de la vie religieuse. Sa portée est tellement immense et tellement profonde qu'elle ne peut pas, sans risque de déformation, se réduire à une diplomatie maniérée, à une courtoisie formelle, à une camaraderie ou à une quelconque autre forme de collaboration.

Deux remarques encore: la fraternité religieuse ne passe pas à travers la chair et le sang. Elle est au contraire don de Dieu... Cela signifie qu'elle est plus profonde et beaucoup plus étendue. Elle ne peut donc pas se rapetisser à un pharisaïsme déguisé, qui choisit son « prochain », qui adopte la communauté en se laissant guider par ses goûts personnels, ses affinités de pensée et de caractère.

La fraternité religieuse doit être évidente, c'est à dire apparaître à tous, sauter aux yeux de tous, parce qu'elle est le témoin du Seigneur (cf. 1 Jn 4,14-21). Don Bosco dirait que notre prochain, nous ne de-

vons pas seulement l'aimer mais montrer que nous l'aimons. Combien de conséquences pratiques ne pourrait-on pas tirer de ces considérations!

Une contradiction dans la pratique de la solidarité

Face à cette première considération théologique s'affirme souvent le fait suivant: la « diversité » qui existe entre les religieux d'une même congrégation, entre les maisons d'une même province, entre les diverses provinces. Diversité dans la nourriture, le logement, le niveau de vie, la quantité et le type de travail.

Il est évident qu'on ne peut pas imposer à tous une uniformité rigide, un nivellement absolu. Ce serait impossible et ridicule. Pourtant, tout en admettant des diversités liées à des situations géographiques, sociales, ethniques, ou provenant du tempérament, de la santé, de situations particulières, il y a toujours une limite à cette diversité.

Or, c'est un fait qu'il existe à l'intérieur de notre Congrégation des diversités criantes qui, dans plus d'un secteur, dépassent cette limite.

Un exemple. Les salésiens qui vivent et travaillent dans les pays qu'on appelle industrialisés, ont souvent un niveau de vie très élevé, pour ainsi dire *bourgeois...*, alors que ceux qui travaillent dans des pays sous-développés n'ont quelquefois pas de quoi apaiser leur faim.

Cette même constatation peut être faite en ce qui concerne les oeuvres. Alors que dans certains pays nos oeuvres sont bien équipées, ont toutes les possibilités pour assurer une formation sérieuse aux jeunes confrères, dans d'autres pays au contraire on se débat, souvent en se privant du nécessaire, pour réussir à construire une pauvre petite école. Et souvent, faute de moyens, les jeunes salésiens ne reçoivent pas la formation religieuse et professionnelle qu'ils devraient recevoir.

Nombreuses sont les manières de mettre en pratique la solidarité

Mais cette diversité ne se réduit pas seulement aux seuls biens matériels. On dirait qu'elle est quelquefois plus lancinante en ce qui

concerne le personnel... Mon appel aux volontaires pour l'Amérique latine répond précisément à cette situation.

A ce sujet, j'ai le plaisir de vous dire que cette année encore des confrères se préparent à partir pour ces pays. Mais je dois aussi vous dire que leur nombre est très réduit, alors que les appels se font de plus en plus dramatiques. Nous devons réussir à souder les cinq premières années par des envois bien fournis, de manière à établir une certaine stabilité entre le flux et le reflux des volontaires qui vont et reviennent après leurs cinq années. Pour cela il faut de la générosité et un sens de la solidarité dans chaque province.

Je dois cependant reconnaître qu'il y a beaucoup de provinces qui ont le sens de la solidarité et, plus encore, de la responsabilité missionnaire. J'admire d'autant plus leur générosité puisqu'elle se manifeste dans des provinces qui déjà se débattaient dans de sérieuses difficultés de personnel.

Une telle attitude correspond à notre plus pure tradition: Don Bosco, qui eut à faire face à un manque de personnel bien plus grave que celui dont souffrent aujourd'hui certaines provinces, envoya des confrères dans les missions avec une prodigalité qui aurait déconcerté quiconque n'aurait pas eu sa foi ardente et sa soif non moins ardente des âmes. Cette tradition n'a d'ailleurs pas cessé de se maintenir vivante. Elle a même été intensifiée par les successeurs de Don Bosco.

L'Eglise conciliaire, elle aussi, nous adresse un appel explicite et énergique pour que nous ne laissions pas dépérir en nous l'esprit missionnaire. *Perfectae Caritatis* dit textuellement: « Il faut absolument conserver dans les instituts religieux l'esprit missionnaire et, compte tenu du caractère de chacun d'eux, l'adapter aux conditions actuelles pour que l'Evangile soit prêché plus efficacement parmi tous les peuples » (*P.C.*, 20).

Comme vous le voyez, chers pères provinciaux, chers directeurs, chers confrères, nous avons tous, chacun selon ses propres responsabilités, de nombreuses et graves raisons d'alimenter la flamme missionnaire dans nos communautés.

Je sais qu'il existe des confrères empressés et pleins de bonne volonté. Nous devons faire en sorte qu'une telle somme d'enthousiasme

missionnaire ne s'amollisse pas ni ne vienne à disparaître. Inutile de souligner le préjudice qui peut être causé en bloquant d'une manière ou d'une autre une vocation, qui par la suite finit par se sentir frustrée. Inversement l'expérience prouve qu'une province a tout à gagner en étant généreuse envers les missions.

Une déconcertante diversité

Mais revenons au sujet plus vaste de la solidarité fraternelle qui semble s'opposer à la diversité. Pourquoi cette disparité? Comment peut-on la justifier entre frères? *Perfectae Caritatis*, vous vous en souvenez, parle clairement à ce sujet: « Les provinces et les maisons des instituts doivent partager les unes avec les autres leurs biens matériels, les plus aisées secourant les plus démunies » (P.C., 13).

Soeur Jeanne d'Arc O.P., en commentant ce point de *Perfectae Caritatis*, a des paroles indignées, que j'ai d'ailleurs déjà citées en partie dans ma lettre sur la pauvreté. L'Auteur dit: « Chez ceux qui font profession de tendre sans cesse à la plénitude de l'amour, qui doivent donner au monde l'image d'une communauté de frères, dans quelles règles juridiques ont-ils pu être emprisonnés, dans quelles comptabilités ont-ils pu être ligotés, pour que parfois cet échange si simple ne leur viennent pas à l'esprit?... » (*L'adaptation et la rénovation de la vie religieuse*, in *Vatican II*, éd. du Cerf, 1968).

Cette religieuse se plaint donc qu'il y ait eu besoin d'un concile pour dire ce qui dans chaque famille vraiment chrétienne constitue un geste pour ainsi dire spontané: celui de partager ce que l'on a avec ses frères.

Chers confrères, la solidarité, sur laquelle j'insiste tellement à la suite de *Perfectae Caritatis*, contribue sinon à la disparition au moins à la diminution de ce que Sr. Jeanne d'Arc dénonce comme une diversité scandaleuse. La solidarité plonge en effet ses racines non seulement dans la nécessité de pratiquer une pauvreté plus évangélique, mais surtout dans l'impérieux commandement de la charité selon les paroles de saint Paul: « Portez mutuellement vos fardeaux ».

Conséquences pratiques

Chaque confrère, chaque communauté doit s'efforcer de tirer les conséquences pratiques de ces deux « vérités ». Quelques indications seulement.

— *La solidarité comme exigence de pauvreté*

Il y a là une invitation à se priver de tant de choses superflues, de pratiquer un style de vie plus authentiquement pauvre — et pourquoi pas? — plus austère. Il y a là un appel à ce renoncement qui, disons-le franchement, ne semble pas susciter aujourd'hui d'excessifs enthousiasmes chez de nombreux religieux, qui pourtant parlent tellement de l'Eglise des pauvres. Cependant, à regarder de près, s'il existe une contestation de la part des jeunes confrères, c'est que souvent ou peut constater dans les communautés un niveau de vie qui n'est certainement pas celui du renoncement. Nous devons aussi reconnaître qu'une vie aisée n'a jamais produit ni des saints ni des apôtres.

— *La solidarité comme exigence de vraie fraternité*

Je partirai d'une considération. La société humaine, qui brandit aujourd'hui, peut-être sans le savoir, des exigences profondément chrétiennes, est toute entière tendue vers la solidarité entre les peuples. Le Concile place un tel désir parmi les *signes de notre temps* et le définit comme irrésistible et en plein développement (cf. *A.A.*, 14). Paul VI, à la suite du pape Jean XXIII, s'est fait le héraut de cette croisade. Nous le constatons tous, même si ce mouvement est souvent bloqué et entravé par des manifestations d'un violent égoïsme qui explosent ou se concentrent dans certains secteurs sociaux et dans diverses parties du monde. Mais il reste ce fait évident que l'humanité sent le besoin irrésistible et les avantages énormes d'une solidarité entre les classes, les peuples, les races et les nations.

— *La solidarité signifie donner et recevoir*

La solidarité suppose toujours que l'on sache donner et recevoir, selon la parole évangélique: « Donnez et il vous sera donné » (*Lc*

6,38). De plus, la loi de la solidarité demande que, justement en vue d'un bien supérieur, d'un intérêt plus vaste, d'un intérêt général et prioritaire, les individus — groupes ou personnes, peu importe — renoncent à certains de leurs intérêts particuliers.

Il est évident que nous ne pouvons pas avoir recours à la solidarité uniquement à notre profit, alors que nous fermerions la porte à des frères qui seraient dans le besoin. La solidarité n'est donc pas à sens unique. Elle ne signifie pas seulement recevoir, mais aussi, au moment voulu, donner.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire en une autre occasion, les provinces, et plus encore les maisons, jouissent d'une certaine autonomie. Ce qui ne veut pas dire qu'elles doivent cultiver un isolement égoïste. Elles ne sont pas des compartiments étanches mais des vases communicants.

Comment la solidarité est-elle mise en pratique entre nous?

Il existe déjà dans l'Eglise tout un mouvement de solidarité, dans le sens des grandes orientations du Concile. Dans les familles religieuses se développe et prend une forme toujours plus concrète le principe de la solidarité. Dans chaque pays on peut constater les progrès qui se font en ce sens: des réalisations qui, il y a quelques années encore, semblaient impensables, sont devenues des réalités. Je cite à titre d'exemple les « consortiums » pour les études de théologie et de philosophie qui un peu partout voient le jour. Là où cela est possible, nous donnons un soutien quelquefois important à ces initiatives qui répondent, dans un sens ou dans l'autre, aux directives du concile et de l'Eglise.

Or, face à cet épanouissement de la solidarité, une question se pose spontanément: « Quel est personnellement notre action de solidarité à l'intérieur de notre famille religieuse? Non confrères représentent le prochain le plus proche que la Providence nous a donné et que nous avons choisi quand nous avons embrassé la vocation salésienne? ».

Je vous dirai que j'ai pu avoir en mains une étude faite par un important institut religieux cherchant à établir un lien concret de soli-

darité entre ses nombreuses provinces. Il est à noter que la tradition de cet institut voulait que chaque province eût sa vie à soi, sans presque aucun rapport avec les autres provinces. Aujourd'hui ces mêmes provinces sentent le besoin d'une collaboration et d'un échange dans les domaines les plus variés, dans l'intérêt de tous et — certains ont même pu dire — pour pouvoir survivre. C'est un fait qui donne à réfléchir.

Si nous regardons attentivement nos origines, comme nous y invite *Perfectae Caritatis*, nous nous rendons compte que notre Fondateur considérait l'échange des biens à l'intérieur de la Congrégation comme une valeur à ne pas négliger. Entre les oeuvres des premiers temps — l'Oratoire, Mirabello, Lanzo, Alassio, etc... — il y avait un échange incessant de personnel et de biens. On pouvait dire que tout était en commun.

Il est vrai que les situations ont changé. Mais il reste le fait que l'esprit de nos origines nous porte à développer cette osmose fraternelle. Nous n'avons pas besoin de créer quelque chose de neuf, comme cela peut se produire pour d'autres instituts religieux. Il suffit que nous nous reportions à nos origines.

Le « Bulletin salésien » comme véhicule de la solidarité

Si nous développons encore notre thème dans le cadre salésien, nous pouvons dire que Don Bosco a eu une intuition très heureuse en fondant le *Bulletin salésien*. La manière dont était conçu ce bulletin traduit le souci de Don Bosco d'unir les salésiens en les informant sur les oeuvres et les activités que la Congrégation déploie dans le monde. Succès et insuccès, initiatives et besoins, le *Bulletin*, dans la pensée de Don Bosco, nous fait connaître la vie de la Congrégation dans l'alternance de ses joies et de ses peines, des victoires et des épreuves. Il est évident que l'intérêt naît de la connaissance. Celle-ci suscite en faveur des frères lointains, qui travaillent avec la même idéal et le même esprit, un amour et un intérêt concrets.

On comprend alors comment la lecture du *Bulletin salésien* sert « à favoriser la charité fraternelle » des salésiens (*Const.*, art. 14),

et on se rend compte quel lien d'unité disparaît là où le *Bulletin salésien* n'est pas lu, là où il est devenu une publication d'intérêt purement local ou qui ne traite que des sujets sans rapport avec les buts poursuivis par Don Bosco.

Je peux vous dire que cette « idée » de Don Bosco a suscité l'enthousiasme chez plusieurs instituts religieux.

Je voudrais saisir l'occasion pour recommander vivement aux provinciaux et aux rédacteurs de traiter avec respect le *Bulletin salésien*. Qu'on lui donne une présentation sagement moderne. Qu'on évite le laisser-aller et les triomphalismes contreproductifs. Qu'on ne le réduise pas à une publication qui ignore les dimensions mondiales de notre Congrégation. Qu'on ne le transforme pas en un périodique plein d'articles qui, par leur contenu ou leur style, sont en dehors des buts que Don Bosco a assignés à ce périodique.

Perspectives encourageantes

Mes chers Confrères, compte tenu de ces considérations, ce n'est pas faire preuve d'optimisme chimérique que d'affirmer qu'il est possible de résoudre tous ces problèmes qui assaillent nos maisons, nos provinces, notre Congrégation.

Pensons un moment à ce que sont — ou à ce que devront être — les rapports entre collège et paroisse, entre « patronage » et école, entre internat et externat, entre le centre provincial et les diverses maisons en ce qui concerne les prédications, l'enseignement, les charges et d'autres services.

Nous sommes déjà pratiquement engagés sur cette voie. C'est déjà ce qui se fait dans nos communautés locales et dans nos provinces. Beaucoup de réalisations, même si elles ne sont pas parfaites, sont des préliminaires encourageants pour une solidarité plus consciente et plus vaste, plus concrète et plus systématique. Je comprends qu'il y ait des difficultés. Mais elles ne doivent pas nous arrêter. Elles doivent au contraire nous pousser à les surmonter. Dans ce domaine, plus qu'ailleurs, il nous faut acquérir une mentalité renouvelée. Il nous faut sortir des vues étroites, dictées par des intérêts immédiats et

égoïstes, pour nous ouvrir à une vision plus ample, plus conforme à l'esprit qui anime et imprègne toute l'Eglise. Nous aurons tous à y gagner.

Comme vous le voyez, le thème de la solidarité, qui a sa source dans notre consécration religieuse et dans notre vie de fraternité surnaturelle, présente des implications qui vont au-delà de l'aspect matériel ou financier. Je vous invite à approfondir ce sujet en le prenant comme matière de conversations ou de conférences dans vos communautés. Je suis convaincu qu'on en retirera un grand avantage, surtout si, après avoir lancé les idées de base, on se préoccupe de les faire aboutir à des conclusions concrètes.

Passons à présent au deuxième sujet.

La préparation du chapitre général spécial

Les commissions pré-capitulaires, réunies à San-Tarcisio à Rome, ont travaillé pendant près de deux mois avec un admirable dévouement sur l'abondante matière présentée par les chapitres provinciaux.

Dans une autre partie des *Atti* vous trouverez des informations plus détaillées sur le travail qui a été fourni. Vous aurez ainsi l'occasion d'apprécier ce qui a été fait.

De mon côté, je voudrais souligner un fait. Les confrères qui ont été appelés à Rome (prêtres, coadjuteurs, étudiants, venus de vingt et une nations) ont su créer un climat de famille salésien exemplaire, qui a contribué beaucoup à alléger la fatigue et à faciliter les dialogues. Ceux-ci se déroulèrent dans un climat de respect cordial et de compréhension.

A ces confrères j'ai déjà exprimé ma reconnaissance et la vôtre pour l'intelligent et généreux service qu'ils ont rendu à la Congrégation. En renouvelant dans ces pages mes remerciements, je désire dire ma gratitude aux provinces qui, au prix de sacrifices, ont envoyé ces confrères à Rome. Enfin à vous tous, j'ai le plaisir d'exprimer la louange qui vous revient et la profonde reconnaissance, au nom de toute notre Congrégation, pour le sérieux avec lequel a été accompli l'important travail des chapitres provinciaux.

J'ai appris avec une vive satisfaction que partout ces chapitres ont été soigneusement préparés et que les phases de « sensibilisation » et d'« étude » ont engagé à fond les forces vives de nos provinces. Suivant l'invitation que je vous avais fait parvenir, ce travail a eu la priorité absolue sur toute autre activité. On n'a pas craint les sacrifices ni en argent ni en personnel pour contribuer à la réussite de cette première phase du *planning*. J'apprécie toute la générosité de votre contribution, étant bien au courant du manque de personnel dont souffrent certaines de nos provinces et de l'énorme travail apostolique dans laquelle elles sont engagées.

Deux « découvertes » des chapitres provinciaux

Je ne veux pas laisser passer cette occasion sans vous faire part de quelques réflexions qui ont été faites sur l'événement qui polarise en ce moment l'intérêt de notre Congrégation. Les nouvelles que vous m'avez données m'en fournissent la matière. D'après vos lettres et d'après les commentaires que j'ai recueillis, on reconnaît un peu partout que les chapitres provinciaux ont contribué à faire des « découvertes » importantes.

La première de ces « découvertes » est celle des personnes. Un vieux missionnaire me confiait: « Au chapitre provincial, j'ai découvert les jeunes. J'ai constaté qu'ils étaient intellectuellement mieux préparés que nous, qu'eux aussi aimaient la Congrégation. Il est vrai que nous ne parlions pas le même langage, qu'ils donnaient parfois l'impression de mettre la révolution. Mais je pense qu'il fallait un peu de leur inquiétude, de leur fougue, même quelquefois exagérée, pour faire avancer les choses ».

« Moi, écrit de son côté un jeune prêtre, délégué de sa province, je suis en admiration devant certains prêtres âgés, disposés à dialoguer avec nous, très ouverts, très attentifs à l'avenir de notre congrégation ».

Un autre écrit: « J'ai compris que l'expérience sait beaucoup de choses qui ne s'apprennent pas dans les livres ». Et tant d'autres commentaires de ce genre dans la ligne de ces découvertes et de cette compréhension réciproque.

Il n'y a donc pas à s'étonner — beaucoup ont d'ailleurs tenu à le souligner — que les chapitres provinciaux se soient déroulés dans un climat de charité fraternelle, de compréhension respectueuse, qui n'a pas empêché la vivacité et la franchise dans les discussions. Naturellement il y a eu la rencontre d'opinions et de mentalités différentes. Il y a même eu des moments de « tensions », mais en dehors de la salle des débats régnait un climat de sérénité fraternelle que l'on peut considérer comme un premier fruit tangible de ces réunions.

La seconde « découverte » serait de mauvais goût si elle ne correspondait pas à la réalité. « Nous avons découvert, a-t-on affirmé dans plusieurs chapitres provinciaux - le 19^e chapitre général! ».

L'affirmation ne doit évidemment pas être prise à la lettre. A quatre années de distances du 19^e chapitre général, malgré tous les efforts qui ont été faits, il serait pénible de devoir constater qu'il y a des salésiens qui n'ont pas pris contact avec la doctrine et avec les décisions contenues dans les *Actes* de ce dernier chapitre. En parlant de « découverte » on a voulu dire, à mon avis, que la préparation des chapitres provinciaux, la rédaction des documents et leur discussion, a permis de constater quelle authentique et immense richesse se trouvait rassemblée là.

Mais je pense que la « découverte » du 19^e chapitre général, à travers une analyse sérieuse, une confrontation courageuse avec la réalité de la vie salésienne telle qu'elle s'exprime dans les diverses provinces, a permis de constater quel chemin restait encore à parcourir pour réaliser ce que le 19^e chapitre général avait demandé. Nous devons donc reconnaître sincèrement que beaucoup de délibérations du 19^e chapitre général représentent encore des lignes d'arrivée qui n'ont pas encore été rejointes et des buts vers lesquels nous devons toujours tendre.

Dialogue et étude

Ces deux « découvertes » nous offrent des idées pour une réflexion utile.

La « découverte des personnes » qui implique le respect mutuel et l'acceptation entre jeunes et anciens, conscients de leur commun at-

tachement à la Congrégation, nous rappelle une vérité qui n'est pas neuve, mais qui est, hélas, toujours actuelle: dans nos relations personnelles nous nous laissons souvent mener par les préjugés. Comme le dit le mot lui-même, on émet un jugement avant même d'entrer en contact, avant de connaître. Ce jugement préfabriqué manque naturellement de fondement. Souvent il est injuste et nuisible. Une telle attitude crée un fossé que empêche une confrontation sereine des idées.

Comme remède à ce fossé maléfique, à ces préjugés, à ces idées préconçues, il y a le dialogue, le dialogue sincère, serein, objectif, ouvert, qui se préoccupe uniquement de découvrir et de connaître les qualités de l'interlocuteur.

Chaque rencontre fraternelle qui a lieu avec l'intention non d'imposer — même inconsciemment — ses propres idées, mais de chercher la vérité, comporte toujours un rapprochement des personnes.

C'est de cela que la Congrégation a surtout besoin en ce moment. C'est par là qu'il faut passer pour construire de vraies communautés évangéliques de foi, de culte, d'amour, capables de rendre un témoignage vivant de la présence de Jésus parmi nous. C'est aussi, plus prosaïquement, le moyen d'unir toutes les forces dont dispose la Congrégation en vue d'un renouveau vrai et fécond, but premier de notre prochain chapitre général spécial.

La « découverte » du 19^e chapitre général spécial et, nous pouvons ajouter sans craindre de nous tromper, la « découverte » du II. Concile du Vatican, nous posent des questions sur lesquelles j'ai déjà insisté plus d'une fois, mais qui conservent encore (et c'est le cas de le dire, hélas!) leur actualité.

Pourquoi ne connaissons-nous pas encore suffisamment le 19^e chapitre général et le II. Concile du Vatican? Sans doute parce que nous n'avons pas encore eu le temps d'en lire les documents, de les étudier, de les assimiler? Sans doute parce que nous ne nous sommes pas rendu compte de leur importance. Mais il me vient spontanément une autre question: pourquoi le 19^e chapitre général n'est-il pas passé dans les faits? Je sais que c'est un problème très complexe, et sa réponse dépasse de beaucoup la connaissance et la vision qu'un confrère peut avoir individuellement de sa congrégation. Mais il y a des délibérations con-

nues de tous et qui auraient déjà dû être mises en pratique, selon la lettre et l'esprit, et qui pourtant ne l'ont pas été! C'est l'occasion de se demander: pourquoi?

Un problème en suspens: l'apostolat de l'école

Notre vocation particulière auprès des jeunes nous met en face d'une grande responsabilité: la pastorale dans nos écoles. Où en est notre action selon la ligne et les moyens proposés par le 19^e chapitre général qui demandait que les écoles non seulement procurent l'instruction mais forment également des chrétiens pour le monde d'aujourd'hui?

En vous posant cette question, je ne vous cache pas ma préoccupation. Je rappelle avant tout et je mets bien au clair que la mission spécifique et première de notre Congrégation, son charisme, est l'éducation de la jeunesse, et de la jeunesse qui aujourd'hui peut être raisonnablement reconnue comme pauvre. Cela implique une activité apostolique beaucoup plus vaste, plus riche et plus absorbante que le simple fait de « faire classe ».

Mais on doit également admettre que là où règne un souci apostolique, l'école devient un moyen efficace pour éduquer, et éduquer de manière chrétienne. C'est dans cette perspective que doivent entrer nos activités.

Cela dit, je dois ajouter que je suis au courant d'une certaine contestation dans notre milieu au sujet de l'apostolat de l'école. Nous devons affirmer que cette attitude n'a purement et simplement aucun fondement.

Mise à part toute autre considération, le Concile s'est exprimé clairement, et le Pape et la Hiérarchie des divers continents n'ont cessé de confirmer les déclarations solennelles du Concile.

Rappelons-en quelques-unes: « La présence de l'Eglise dans le domaine scolaire se manifeste à un titre particulier par l'école catholique » (*G.E.*, 8). Et plus explicitement: « L'école catholique revêt une importance considérable, dans les circonstances où nous sommes, puisqu'elle peut être tellement utile à l'accomplissement de la mission du

peuple de Dieu et servir au dialogue entre l'Eglise et la communauté des hommes à l'avantage de l'une et de l'autre » (*ibidem*). Et un peu plus loin on peut lire: « La fonction enseignante, déclare le Concile, est un apostolat au sens propre du mot, tout à fait adapté en même temps que nécessaire à notre époque; c'est aussi un authentique service rendu à la société » (*ibidem*).

Le Saint Père, s'adressant le 26 août 1967 au chapitre général des Piaristes (Clercs réguliers de la Mère de Dieu des écoles pies) recommandait à ces religieux « la fidélité à la cause de l'école catholique, cause sacro-sainte et de la plus haute importance pour une époque où malheureusement sa nécessité et son opportunité sont mises en doute ». Le Saint Père ajouta: « C'est pourquoi soyez fidèles à la cause de l'école catholique et faites tout votre possible pour la défendre avec d'autant plus d'ardeur qu'elle est plus fortement combattue ». Et le saint Père d'insister: « On ne peut rien imaginer de plus saint et de plus utile que de se dévouer à l'éducation de la jeunesse. D'elle dépend l'avenir de l'Eglise et de la civilisation » (*Oss. Romano* du 27 août 1967).

L'épiscopat latino-américain a lui aussi insisté sur l'actualité de l'école: « L'Eglise — dit le Document de Medellin — servante de l'humanité, s'est préoccupée tout au long de l'histoire de l'éducation, non seulement du catéchisme mais de l'éducation complète. La seconde conférence de l'épiscopat latino-américain confirme cette position de service et continuera, par l'intermédiaire de ses instituts d'éducation, auxquels il reconnaît leur pleine raison d'être, à veiller au maintien de cet engagement en tenant compte des changements de l'histoire. L'Assemblée invite donc tous les éducateurs catholiques et toutes les congrégations enseignantes à persévérer indéfectiblement dans leur dévouement apostolique et les exhorte au renouveau et à l'*aggiornamento* selon la ligne proposée par le Concile et par cette même Conférence » (Doc. final de Medellin, IV, 3, 2, 1).

La pastorale dans nos écoles

Il est hors de doute que l'école est un authentique apostolat. Mais nous devons aussitôt ajouter et préciser; l'école n'est pas automatique-

ment une authentique activité apostolique. Le Concile lui-même énumère les conditions pour que l'école catholique soit une véritable activité apostolique. « Que les maîtres n'oublient pas que c'est d'eux avant tout qu'il dépend que l'école catholique soit en mesure de réaliser ses buts et ses desseins » (*Gravissimum Educationis*, 8). « Que les maîtres se préparent donc avec une sollicitude toute particulière à acquérir les connaissances tant profanes que religieuses qui soient sanctionnées par des diplômes appropriés ainsi qu'un savoir-faire pédagogique en accord avec les découvertes modernes. Que le charité les unisse entre eux et avec leurs élèves. Qu'ils soient tout pénétrés d'esprit apostolique pour rendre témoignage, par leur vie autant que par leur enseignement, au Maître unique, le Christ. Qu'ils travaillent en collaboration, surtout avec les parents; qu'en union avec ceux-ci, ils sachent tenir compte dans toute leur éducation de la différence des sexes et de la vocation particulière attribuée à l'homme et à la femme par la Divine Providence, dans la famille et la société. Qu'ils s'appliquent à éveiller l'agir personnel des élèves et, après que ceux-ci auront terminé leurs études, qu'ils continuent à rester proches d'eux par les conseils et leur amitié, ainsi que par des associations spécialisées, toutes pénétrées du véritable esprit de l'Eglise » (*ibidem*, 8).

Comme on le voit, nous avons là une perspective complète et mise à jour pour faire de l'école un instrument valable d'éducation chrétienne en faveur de la jeunesse de notre temps. Ce sont des directives que substantiellement nous pouvons retrouver dans les *Actes* du 19^e chapitre général.

Notre problème ne peut donc pas être réduit à un dilemme simpliste: école, oui ou non? Oui pour une école catholique, mais nous disons non à une école non-catholique, ou, pour employer la terminologie du 19^e chapitre général: non à une école amorphe qui, en pratique, ne se distingue que peu ou pas du tout des autres écoles. Mais à une école pénétrée par la pastorale, c'est à dire qui non seulement forme les jeunes à la vie authentiquement chrétienne mais qui en fasse aussi des *leaders* catholiques, à ce type d'école nous disons — et nous devons dire — franchement oui.

Il existe actuellement une certaine désaffection pour les activités

de type scolaire qui s'explique, en partie du moins, par le fait que l'orientation pastorale qui devait être donnée à nos écoles selon les délibérations du 19^e chapitre général et la *Déclaration sur l'Education chrétienne* n'a pas toujours et partout été donnée comme il convenait.

Je sais bien que ces problèmes ne sont pas simples. Mais il est vrai aussi que ce sont des problèmes essentiels et de plus en plus urgents. Ce sont des problèmes que nous ne pouvons pas éluder par le simple fait qu'ils sont difficile à résoudre.

Ces derniers temps, on s'est malheureusement empressé de démanteler des traditions et des structures qui avaient un certain caractère pastoral et une certaine efficacité éducative. On ne les a pas aussitôt remplacées par d'autres éléments suggérés par le 19^e chapitre général. Il en résulte un « vide » pénible qui réduit à peu de chose l'action éducative de l'école salésienne. Nous avons là une grave responsabilité. Il faut que les provinciaux et les directeurs avec leurs conseils respectifs ainsi que l'ensemble des communautés étudient la situation. Qu'ils prennent avec sagesse et courage les dispositions qui s'imposent.

Les jeunes demandent une école formatrice

D'ailleurs même les élèves — souvent les plus réfléchis des classes supérieures — exigent de notre école cette formation chrétienne qui est sa raison d'être. Je vous avoue que j'ai été impressionné d'entendre en plusieurs occasions les exigences des jeunes en ce sens.

Je vous citerai, pour vous en donner une idée, quelques extraits d'une longue lettre qui m'a été envoyée par des étudiants qui allaient entrer à l'Université: « Au moment de quitter après tant d'années l'Institut, nous nous rendons compte de tout ce que nous y avons reçu. C'est quelque chose que nous ne pouvons pas mesurer. Il s'agit de toute notre formation humaine et chrétienne. Pourtant nous avons aussi eu l'occasion de noter quelques aspects moins valables de cette formation. Par formation nous entendons l'instruction religieuse, l'ouverture aux grandes dimensions du christianisme. Si vraiment on veut former des jeunes qui non seulement sachent par coeur leur catéchisme mais qui soient capables de comprendre de manière cohé-

rente l'étonnante réalité du christianisme, alors on ne pourra plus se contenter de la pieuse pensée insérée plus ou moins à propos par le prêtre-professeur dans le développement de son cours. Il ne suffit pas non plus de veiller au déroulement régulier et convenable des cours de religion. Il faut une action vaste, profonde, continue, organique, bien étudiée, dirigée et coordonnée: retraites spirituelles, débats,... sans se laisser décourager par les inévitables échecs grands ou petits. Dans cette ligne on pourrait espérer un sens chrétien plus profond et on obtiendrait des résultats plus valables. Alors les retraites ne seraient plus quelque chose d'accidentel ou de passager, mais le sommet d'un itinéraire ».

On pourra tirer bien des leçons des extraits de cette lettre écrite par des jeunes qui sont sortis de chez nous. Il y a même matière à un examen de conscience. En tout cas une chose me paraît devoir être bien mise en évidence: les jeunes, précisément en matière de formation, ne sont pas minimalistes. Il faut évidemment savoir les comprendre. Il faut avant tout les aimer sincèrement, en se donnant entièrement à eux avec esprit surnaturel, ce qui signifie qu'il faut prêter aussi attention à leurs centres d'intérêt. Les jeunes savent apprécier celui qui prouve concrètement qu'il ne se cherche pas soi-même mais qu'il veut leur bien. Leur réponse est d'ailleurs caractéristique de leur âge: généreuse jusqu'au sacrifice.

Mais je m'aperçois que je me suis attardé sur le sujet de l'école et de son aspect pastoral. Je me console en espérant que mon rappel sera un soutien pour ceux qui sont chargés de faire le point sur un sujet qui engage une partie si importante de notre mission.

Passons à présent à une autre question qui nous a été suggérée par la « découverte » du 19^e chapitre général.

Le « patronage »

Dans quelle mesure nous sommes-nous engagés dans l'essor nouveau du « patronage » comme « centre de jeunesse » capable de répondre aux exigences de la jeunesse de notre temps et aux justes attentes de

l'Eglise vis-à-vis de notre Congrégation » (*Actes du 19e chapitre général*, doc. XI, chap. II)?

Il est vrai que certaines provinces ont répondu concrètement à l'invitation pressante du chapitre général. Nous sommes au courant de certaines réalisations audacieuses et modernes, de certaines transformations qui ont voulu tenir compte des exigences nouvelles. Nous connaissons les admirables efforts qui ont été faits pour préparer un personnel adapté à ce genre d'oeuvres. Avant de songer aux locaux et à l'équipement, on a pensé au personnel, montrant par là qu'on se rendait compte de leur importance et de leur fonction.

Nous devons pourtant reconnaître en toute sincérité que justement dans ce secteur le but est encore loin d'avoir été atteint. Il faut aussi reconnaître franchement que ce n'est pas toujours et partout que l'on s'est engagé autant qu'il aurait fallu dans cet apostolat salésien caractéristique.

Il est évident qu'un tel engagement n'est sérieux que s'il tient compte de ce qui a été dit au 19e chapitre général: « Malgré les changements de situation sociale, le « patronage », comme centre de vie des jeunes, conserve sa valeur; il est même plus que jamais actuel, surtout dans la situation présente d'abandon moral de la jeunesse. La pastorale rénovée du Concile de Vatican II a souligné la valeur de cette formule d'approche des jeunes selon des formes ouvertes, greffées dans la vie, collant à leur psychologie, répondant à leurs intérêts les plus vifs et les plus variés, créant un milieu idéal pour la rencontre entre prêtres et jeunes » (*Actes du 19e chapitre général*, *ibidem*).

Pour juger si cette affirmation solennelle est devenue un critère d'action ou si elle est restée une simple expression verbale, il faut vérifier les prévisions qui ont été faites, les délais de réalisation que l'on s'était fixés, enfin voir dans quelle mesure on a abouti aux objectifs lancés par le 19e chapitre général. Ce chapitre demandait en particulier que le « patronage » ne se limitât pas aux jeunes qui viennent spontanément chez nous, mais qu'on s'ouvrit « dans un esprit de dialogue et missionnaire à tous les jeunes de la paroisse, du quartier, de la ville, et à tous ceux qui sont loin » (*Actes du 19e chapitre général*, *ibidem*).

Le chapitre soulignait aussi l'importance pour le « patronage » d'avoir un programme éducatif précis, correspondant aux âges des jeunes; de perfectionner au fur et à mesure la catéchèse, la liturgie; d'inviter les meilleurs à prendre des engagements apostoliques dans la société et dans l'Eglise, de favoriser à cet effet les différents genres d'association.

Le chapitre recommandait enfin d'assurer la qualité de ses activités culturelles et de chercher à compléter l'activité du « patronage » par des initiatives nouvelles: « centres sociaux, culturels, universitaires, (...) centres de consultation morale et religieuse pour jeunes, centres d'orientation » (*Actes du 19e chapitre général, ibidem*).

Pour réaliser un programme aussi difficile et aussi complexe, le chapitre général estimait qu'il était indispensable « d'adapter la répartition du personnel aux exigences pastorales et missionnaires du " patronage " »; de choisir ce personnel à partir des capacités reconnues à chacun; de préparer ce personnel dans les noviciats, scolasticats, stages de perfectionnement et pendant l'année de pastorale; de pourvoir à sa continuelle mise à jour et de faire aller de pair la réflexion avec la mise en oeuvre pratique » (*Actes du 19e chapitre général, ibidem*).

Reconnaissons que tout ce programme comporte des difficultés et des sacrifices de tout genre. Mais cette oeuvre est d'une importance capitale. Elle exige une action courageuse et décidée, en conformité avec les orientations du 19e chapitre général. Sans ce courage il est inutile d'espérer un nouvel essor de ce que l'on a pu appeler « la première gloire et le chef-d'oeuvre de Don Bosco ».

Il y a cependant lieu de craindre que la crise ne s'aggrave, non seulement sous l'aspect quantitatif mais, pire encore, sous l'aspect qualitatif et que cette espèce d'oeuvre devienne vieille, anachronique, dépassée, faute d'animation interne. Le « patronage », comme disait celui qui était alors archevêque de Milan, Mgr. Montini, est une oeuvre éducatrice en puissance: on s'aperçoit qu'elle est susceptible de nouveaux et merveilleux accroissements ».

J'ai confiance que ces brèves mais sincères considérations contribueront à un sérieux et efficace examen sur ce sujet si important pour nous.

A quel point en est la pastorale des vocations?

Je sais que dans de nombreuses provinces on a réalisé des progrès reconfortants. On y trouve à présent des centres d'orientation pour les vocations, avec un personnel sérieusement préparé; une pastorale des jeunes active et coordonnée visant à développer parmi les jeunes de nos oeuvres (terrain naturel de nos vocations) les ferments de vocation; la sélection soignée des candidats, sans préoccupation irrationnelle du nombre; un choix sérieux du personnel pour les maisons de formation. Ces maisons ont toujours leur raison d'être, à condition qu'elles fonctionnent selon les critères suggérés par un sain renouveau. Elles sont la base indispensable pour le développement harmonieux des vocations dans la province.

Tout cela constitue des progrès qui, grâce à Dieu, ont vu le jour dans beaucoup de provinces. Et dans les autres?...

Je sais bien que dans le domaine des vocations les difficultés sont toujours plus nombreuses (je compte d'ailleurs m'entretenir une autre fois avec vous de ce sujet). Mais c'est justement à cause de cette difficulté qu'il faut multiplier les efforts et les initiatives, qu'il faut corriger les éventuelles erreurs de méthode. C'est là un problème vital pour notre Congrégation.

Mais il est temps d'arrêter la série des questions. Mon intention n'est pas de vous énumérer longuement les problèmes, ni de présenter un examen général de conscience. Je veux seulement rappeler un fait sur lequel nous devons humblement et sincèrement réfléchir: le 19^e chapitre général, dans beaucoup de ses décisions et de ses directives, attend encore d'être mis en pratique.

Pourquoi le 19^e chapitre général n'est pas encore une réalité

Parmi les diverses raisons qui peuvent expliquer ces carences il y en a une qui retient mon attention.

Le manque de connaissance et d'étude de documents si importants me fait penser à une attitude assez commune chez nous: nous nous

laissons prendre par l'immédiat, par les obligations journalières qui nous talonnent. Nous considérons comme une perte de temps, comme peu productif le fait de s'arrêter pour réfléchir sur des idées, des principes, pour étudier les méthodes, pour faire des plans.

Le fait que certaines de nos initiatives n'aboutissent pas est dû sans doute à des circonstances fort complexes. Mais cela pourrait aussi provenir de la tentation d'une fausse sécurité satisfaite de ses propres propositions. Cela aboutit à un certain immobilisme. Il est évident que le 19^e chapitre général et surtout le Concile de Vatican II demandaient des changements assez profonds qui ont pu secouer et déranger nos positions, qui ont pu nous amener à reconnaître que quelque chose n'allait pas. Cela nous obligeait à changer nos critères et nos méthodes. Et changer n'est pas chose facile. C'est pourquoi il arrive quelquefois que, sans nous en rendre compte, nous fermons les yeux pour ne pas voir, nous refusons de prendre une direction pour éviter toute éventuelle révision. C'est peut-être ce sentiment qui est à la base de certains échecs dans la réalisation des décisions du 19^e chapitre général ou du Concile de Vatican II, et qui ont pu donner l'impression d'une certaine indifférence ou d'un certain immobilisme.

Chers Confrères, j'ai voulu vous faire part de ces pensées qui m'ont été suggérées d'une certaine façon par vous-mêmes, pour vous aider à préparer, d'un seul coeur et d'une seule âme, le prochain chapitre général spécial. Cette préparation n'exclut pas, elle exige même, que tous nous nous efforcions de mettre en pratique les nombreuses délibérations et directives du 19^e chapitre général.

Il est évident que le chapitre spécial bien loin d'annuler les directives du précédent chapitre général confirmera au contraire ou perfectionnera ces directives. Quel moyen plus efficace pour nous préparer à recueillir alors les conclusions du chapitre spécial.

Discuter, oui, mais surtout mettre en pratique

Récemment j'ai été impressionné par une interview du cardinal Léger qui, comme vous le savez, s'est retiré après le Concile dans une léproserie en Afrique.

Au journaliste qui lui demandait pourquoi il avait voulu se retirer dans une léproserie, le cardinal répondit: « Après avoir tant *parlé* au cours du Concile, je me sentais le devoir, pour des motifs de cohérence, de *faire* quelque chose ». Et il ajoutait: « On a parlé beaucoup et on continue à parler trop; il y a comme une frénésie de la parole, inversement proportionnelle aux réalisations. Ce serait autant de gagné pour l'Eglise si on parlait moins pour travailler plus ».

La remarque du cardinal Léger coïncide avec ce que m'a écrit récemment notre confrère, l'héroïque Mgr. Trochta de la Tchécoslovaquie: « Le monde ne sera pas conquis au Seigneur par des discussions, mais par des sacrifices, par notre vie, comme l'a fait Don Bosco et tous les salésiens des temps héroïques de notre Congrégation ».

La convergence des idées et des jugements de ces deux prélats si riches en expérience pastorale et ecclésiale, nous invite à réfléchir. Il me vient spontanément à la mémoire ce que Don Bosco aimait à répéter: « Peu de paroles, des faits! ».

Il n'est pas question de nous détourner de l'étude de nombreux problèmes qui nous assaillent. Le *planning* de notre Chapitre spécial prévoit pour cette étude la participation large et consciente de tous les confrères. Nous devons seulement éviter le danger d'épuiser notre activité en d'interminables réunions, discussions, en oubliant qu'il existe déjà des délibérations et des directives valables qui attendent d'être mises en pratique. Que l'on cherche donc la façon de les mettre en pratique. Les problèmes, me disait un confrère, ne se résolvent pas en étudiant tout ce que les autres doivent faire en faveur du renouveau, mais en commençant par mettre en pratique, moi, la partie qui me revient. En d'autres termes, notre premier et irremplaçable devoir consiste à être des « *factores verbi* », des réalisateurs des idées. Pour rénover, cherchons à nous rénover nous-mêmes.

Préparons-nous donc au chapitre général spécial, non seulement en participant à l'étude des thèmes et des propositions, mais en réalisant les nombreuses et précieuses directives du 19^e chapitre général.

Ce sera un entraînement utile pour nous préparer psychologiquement et spirituellement à accepter — par des faits — tout ce que

l'Esprit-Saint dira à notre Congrégation à travers son suprême organisme délibératif.

En attendant continuons à nous préparer par la prière.

Je vous adresse mes salutations les plus affectueuses avec mes meilleurs voeux dans le Seigneur.

Que Don Bosco vous bénisse tous.

P. Luigi Ricceri
Recteur majeur